I

La première fois que je vis mon père vêtu en fille, j'avais sept ans. Je rentrais à la maison quand je vis venir à moi sur le trottoir une femme marchant sur de hautes sandales rouges, un manteau léger, peut-être en soie, en tout cas brillant, flottant derrière elle, mais le plus extraordinaire était sa chevelure ébouriffée, oxygénée, les énormes pendants d'oreilles qui s'agitaient, les paupières bleu vif et pailletées. Elle était effrayante, on aurait dit Laura Van Bing dans *Crucifixion* ou Crusoë Kiki dans sa « danse frénétique ».

Je ne le reconnus pas tout de suite. D'habitude il portait un veston. Un jour, j'avais surpris Marjorie Higgins en train de se coller de tout son long contre lui dans le vestibule, et il lui avait donné une gifle, ce que j'avais trouvé très bien. Une autre fois, j'avais entendu Marjorie Higgins confier à ma mère qu'elle avait eu autrefois ce « geste déplacé », qu'elle ne pouvait plus le lui cacher parce que maman était une si bonne et vieille amie. Maman avait éclaté de rire, elles s'étaient embrassées, et leurs seins se frottaient pendant qu'elles s'étreignaient.

Maman était nue la plupart du temps. « Tu n'as pas de pudeur », disait papa. Elle brossait sa toison devant la

de sorte qu'elle était toujours obligée de relever sa jupe pour les rattacher. Ses chemisiers étaient trop étroits et le bouton du haut sautait. Elle paraissait très amoureuse de papa mais il lui menait la vie dure. Dès qu'il était là, elle suppliait : « Touche-moi, chéri, touche-moi ! » pendant qu'ils regardaient la télévision et qu'elle était assise sur le sofa. Papa lui empoignait alors un sein brutalement, ou tirait violemment, sans tourner la tête, les poils de sa toison.

Ils faisaient avec nous des choses qu'il est absolument interdit de faire avec les enfants. Maman, surtout, aima à nous caresser. Il lui fallait voir nos sexes et nous tâter, nous manier, nous « gamahucher » comme on dit dans Sade. Vers trois heures de l'après-midi : « Viens, disait-elle, je brûle tant ! » Elle s'asseyait dans un fauteuil, ses grandes cuisses écartées, et Chloé, Ingrid ou moi, ou toutes les trois à la fois, nous nous mettions à la chatouiller, la mordiller, la frotter, la pincer, la lécher. Lorsque papa était là, il en profitait, non pour toucher maman qui lui lançait des regards langoureux de ses yeux bruns et chauds, mais pour nous manier, nous. Son sexe était évidemment très gros.

Est-ce en raison de nos habitudes familiales ? – selon le docteur Mars, oui – nous fûmes formées très tôt mes sœurs et moi, vers dix, onze ans. Maman se réjouissait de découvrir la naissance de nos seins, de nos poils : « Vous allez voir comme vous allez jouir de la vie, désormais ! »